

erwan tanguy

---

# Décale-toi !

---

Trois tableaux autour d'une même figure  
pour une femme et un homme



« Le vieux fascisme si actuel et puissant qu'il soit dans beaucoup de pays, n'est pas le nouveau problème actuel. On nous prépare d'autres fascismes. Tout un néofascisme s'installe par rapport auquel l'ancien fascisme fait figure de folklore [...]. Au lieu d'être une politique et une économie de guerre, le néofascisme est une entente mondiale pour la sécurité, pour la gestion d'une « paix » non moins terrible, avec organisation concertée de toutes les petites peurs, de toutes les petites angoisses qui font de nous autant de microfascistes, chargés d'étouffer chaque chose, chaque visage, chaque parole un peu forte, dans sa rue, son quartier, sa salle de cinéma. »

Gilles Deleuze, février 1977

# I – L'enterrement

Lorsque j'ai vu son corps inerte et froid, allongé sur un lit que des oncles avaient descendu dans la salle principale, ou sur une table recouverte de draps, je ne l'ai pas reconnu. Lui qui ruminait toujours quelques phrases du passé que personne ne semblait ou ne voulait comprendre, lui qui ne pouvait rester plus de cinq minutes à une place comme si cela l'exposait à un danger imminent. Non il n'était pas là dans ce sinistre silence à peine perturbé par des pleurs – j'avais toujours eu cette image un peu folklorique des pleureuses, des femmes aux larmes excessives, hurlant après les morts ou contre Dieu, sans toute fois blasphémer, ou blasphémant tellement que cela était permis le temps du deuil.

Personne ne pleurait, ne semblait vouloir ou pouvoir pleurer. Je crois que c'est cela qui était sinistre.

Je regardais son corps déjà étranger à mes souvenirs de quand il me portait petite, me lançait vers le ciel comme un ange en me faisant sa tête de monstre, plus rien dans cet immobilisme ne me rappelait ces courses poursuites où je me laissais toujours attraper pour son plus grand plaisir à jouer l'ogre me dévorant, me chatouillant jusqu'à l'envie de pisser. Il n'y a plus ses rires mélangés aux miens, son visage figé là n'exprime plus rien. Je l'ai observé longuement, m'attendant encore à une de ses farces qui me faisaient tant rire. Ces farces qui me faisaient peur d'habitude et qui m'auraient soulagée là.

Il ne se passa rien.

Je n'ai pas trop regardé mes oncles et tantes et leurs enfants et mes parents, ils faisaient une ronde presque silencieuse entre la salle et la cuisine, et de la cuisine aux autres pièces, fouillant déjà les malles, ouvrant les lettres, se gavant de souvenirs de nostalgies, cherchant les pièces d'or et d'argent qu'il aurait pu encore garder, les bibelots d'avant guerre au cas où cela aurait de la valeur, pas de la valeur sentimentale. J'étais bien la seule à avoir des larmes.

De la cuisine, j'entendais les murmures des anecdotes, des histoires depuis trop longtemps tues, des haines enfin exprimées, peut-être quelques larmes aussi, mais je n'ai pas cherché à savoir. Il n'était pas facile de son vivant, avec ses enfants, avec les gens du village. Sa tendresse, je suis la seule à l'avoir eue, c'était son cadeau pour moi, mon héritage, d'avoir été là, simplement, sans question, sans reproche, naïve, espiègle, je ne sais pas, je me dis

que ma tête lui plaisait. Ma tête d'ange qu'il disait.

Je ne m'étais pas rendu compte du temps, qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, cela m'importait peu, j'essayais de comprendre - non pas de comprendre la mort mais ce qu'il y avait dans l'air. Il y eut un mouvement général dans lequel s'échangeaient les premiers mots que je percevais nettement, des « bonne nuit », « à demain », un « vivement que ça soit passé » aussi qui m'a beaucoup surprise. J'étais seule, je veillais le mort. Ils étaient tous dans la cuisine ou dans la cour, quelques voitures ronronnaient leur envie de partir. Le sommeil, le sommeil, comment peut-on être là à ce moment-là dans l'attente ou le désir d'un sommeil. Je ne pouvais qu'être dans l'éveil. Je veillais le mort, seule. Je dis le mort comme s'il m'était inconnu, comme si, il y a quelques jours, encore vivant, je ne lui avait pas parlé et qu'il ne m'avait pas dit « ma petite comme tu as grandi ». Je souriais d'y repenser. J'étais la petite grande, une taille impossible à imaginer. « Grand père » je lui ai dit, « fais moi l'ogre ». Il n'a pas pu faire l'ogre, il a juste fait la grimace, sa tête de monstre, comme ça, les dents et les gencives visibles, les yeux grands ouverts, globuleux, et les mains en forme de griffes. Nous avons ri heureux de nous revoir. Je n'avais pas vu qu'il allait partir. Avec le recul je sais que j'étais la seule à ne pas avoir su qu'il allait partir - que c'était la dernière fois - je refusais de le voir sans doute. Je le croyais éternel, non pas immortel, mais susceptible de mourir dans quinze vingt ans. Je croyais que le monde qui m'avait toujours entouré ne pouvait pas déjà disparaître. Laissez-moi encore un peu mon enfance, que je puisse lui dire ce que je suis enfin capable d'exprimer. Mon amour pour lui, par exemple. (Que je puisse) Partager des idées, ses lectures, son expérience. Je ne connaissais rien de son passé, de son enfance, de ses amours.

Je n'avais pas vu ni ressenti auprès de moi ma grand mère. Elle regardait le mort. Je dis encore le mort, je le voyais avec cette distance. Ma mère arriva et lui proposa de dormir chez eux, enfin chez nous. Qu'un de mes oncles resterait veiller le corps - ou continuer à fouiller les greniers. Elle lui murmura que « non » que ce n'était pas maintenant qu'elle allait découcher, « après cinquante ans ». J'entends encore son souffle le dire, elle murmurait mais elle était d'une fermeté. J'imaginai l'oncle dans la cuisine, son rêve de fouine envolé. Personne ne se doutait que j'étais la seule à savoir où étaient cachés les plus beaux trophées. Pas de pièces d'or ou d'argent, ni bibelots désuets. Des documents, des journaux, des photographies, de vieux disques, des armes aussi je

crois. Je ne m'en souvenais pas exactement. C'était un tel secret que je l'avais presque oublié. Ma mère n'insista pas, je soupçonnais un soulagement, elle échappait sans doute à une longue discussion, aux souvenirs encore qui reviennent. Elle baisa le front du mort. De son père. Me regarda étonnée de me voir si grave, si concentrée, ou m'invitant à me diriger moi aussi vers une des voitures ronronnantes. Je fis ce qu'elle venait de faire, (je) baisai le front du mort. Cette expérience me terrifia. Il ne s'agissait plus de cette impression d'étrangeté entre un corps qui a été et ce qu'il devient - ou plus précisément ce qu'il ne devient plus. Sa disparition. Son effacement. J'ai eu l'impression d'aspirer le vide, l'absence. Et ce gouffre soudainement apparu me happait à son tour. J'ai cru que j'allais tomber dans son crâne d'une chute sans fin. Un trou noir. J'aurais pu m'évanouir mais j'ai tenu. Je n'ai aucun souvenir de quelconques adieux, de la voiture, du lit, du sommeil qui a bien dû venir, et du réveil rien non plus. J'ai dû agir mécaniquement, guidée par une extrême nécessité.

Je me suis réveillée dans l'église, toute la clique habillée circonstance et tête de trois kilomètres qui va avec, toujours sans larme. Et les gens du village. Je ne les avais pas vu rendre hommage à mon grand père lors des veillées dans la salle. Il y avait sans doute quelque chose qui les empêchait de venir dans cette maison, voir le mort. Ils lui rendaient son mépris, sa solitude, sa dureté, en l'ignorant un peu, en feignant de l'ignorer. Mais là, dans l'église, sous la protection divine, ils y étaient presque tous, et leur présence d'emblée amenait une tension qui me fit frissonner. Tous les oncles tantes cousins cousines et parents étaient là aussi, à mon grand étonnement. Je ne peux m'empêcher d'être cynique avec eux. Personne donc n'était resté dans la maison vide, enfin vide du corps, de cette présence, personne donc ne fouillait partout à la recherche d'un trésor perdu mais qui est là, tout le monde le sait qu'il est là, dans une malle, dans un placard, sous un lit, sous une trappe. Certains avaient des gestes nerveux, pressés qu'ils étaient d'y retourner.

Durant la cérémonie, je n'ai pas écouté le prêtre, ni ses paroles, ni son sermon, ni son peut-être hommage, cela aurait bien été le seul d'ailleurs. J'étais concentrée sur les gens du village, dans mon dos, qui nous regardaient étrangement. Ils voulaient se venger de la dureté du mort - encore le mort, j'évitais ainsi les larmes de ne pas le nommer. Du fait de la fatigue, ou d'une fébrilité due aux circonstances, je les imaginais tous me regardant, prêts à réaliser leurs actes vengeurs sur moi, son petit ange bien aimé. Ils le sa-

vaient tous, ce que j'étais pour lui. Dans la famille aussi, j'avais le droit à des regards comme des lames encore chaudes d'avoir été forgée contre lui, contre moi. J'étais tendue, aux aguets, sachant qu'à tout moment je devais pouvoir me décaler pour éviter un projectile, ou me jeter sous les bancs, ou courir vers l'autel pour derrière me protéger des haines enfin lâchées.

Il ne s'était rien passé, ces haines imaginées n'étaient que des aigreurs, « reprends-toi ma petite grande » m'aurait-il dit, « soit forte, ne te laisse pas impressionner par eux, ceux du village comme ceux ma progéniture ». Je savais grand père, je ne devais pas craquer, pas ce jour-là, ni tout à l'heure hors de l'église.

La cérémonie s'achevait enfin, des oncles se levèrent pour prendre le cercueil - ils avaient refusé de le mettre sur un chariot pour le sortir de l'église, ils avaient exigé de le porter, « à l'ancienne », avais-je pensé. Ce mouvement me permit un regard en arrière, non sans frayeur, mais je n'ai pas rencontré leurs regards haineux, j'ai vu la grande porte du fond, la porte principale, celle des cérémonies importantes - les baptêmes, communions, confirmations, mariages, enterrements. Une vision étrange me fit rire. Un rire intérieur. Je me suis dit voilà grand père ta seconde naissance. La femme-église, jambes écartées, sexe ouvert, allait accoucher de toi, voilà ta nouvelle vie. Je n'ai jamais cru au concept chrétien de la vie éternelle, ce n'était qu'une vision qui me remplissait de bonheur et d'apaisement pour lui. Malgré le froid dehors. Il y a toujours une différence de température, du ventre à l'extérieur, c'est un voyage éprouvant. Et les cloches dans leur musique glauque et pathétique t'invitaient à pousser ton premier cri dans cette nouvelle vie. Elles étaient ton premier cri. Cette image me fit oublier les tensions ressenties, j'étais apaisée pour toi, soulagée, heureuse. J'aurais aimé te le dire, te le faire comprendre d'un rire que nous aimions partager. Mais là, je crois, dans l'église, toute ma famille m'aurait giflée, un par un, et sans doute les gens du village aussi malgré la distance.

Les oncles glissèrent le cercueil dans le corbillard - camionnette dernier cri, options abs, diesel peu polluant, climatisation, radio cassette avec chargeur de disques, suspension hydraulique, vitre teintée, tout un tas de gadgets qui en réalité ne servait à rien vu le peu de distance à parcourir, et à quelle vitesse.

Le cortège, défilé mortuaire d'ombres, pas lent, traversait le village d'un bout à l'autre par la rue principale, qui allait de l'église au cimetière, de la place des commerces, aux limites du village, juste avant qu'il n'y ait plus rien. C'était interminable. Encore, j'évitais les

regards de toutes ces ombres connues ou inconnues de moi, mais que tu connaissais si bien. Je regardais les maisons aux façades grises, je ne savais plus si nous n'étions pas déjà dans le cimetière. Les gens du village nous suivaient dans la procession, au même rythme mais à une certaine distance derrière. Une distance nécessaire puisqu'ils n'étaient plus à l'abri (des bombes) sous le manteau de pierre de Dieu. Et les grilles apparurent, un soulagement proche, il y avait deux hommes aux portes, les concierges ai-je pensé, de cet hôtel particulier, d'une taille disproportionnée par rapport au village. Il y avait plus d'habitants dans le cimetière que dans le village, ça devait bien signifier quelque chose. Les mêmes oncles qu'à l'église prirent le cercueil, et commencèrent à traverser cet immense champ de croix, de pierres. C'était la dernière fois qu'il était à portée de mes yeux, presque à portée de mes mains. Je sentais mes yeux gonflés, mon cœur, « non ne dit rien, je t'en supplie », encore sa voix. Je retenais mes larmes au prix d'un silence. A notre tour, nous étions à une bonne distance derrière toi, grand père, nécessaire de ne pas nous approcher trop vite de la fosse, de ne pas faire de geste brusque dans ce lieu où nous ne pouvons encore rester. Personne ne se sent protégée dans un cimetière, l'ombre de la mort y règne sur toutes les ombres.

Je me suis retournée, pour juger la longueur du cortège. Ce fut un choc/coup terrible, il n'y avait plus que la famille dans le cimetière. Les gens du village étaient tous là, mais restés de l'autre côté des grilles, ils nous regardaient. La tension oubliée qu'il y avait dans l'église était de nouveau présente, harassante. J'allais vraiment défaillir.

Ma mère, d'un geste vif, brusque, mais discret, me retourna dans le sens de la marche, pour éviter que je ne m'évanouisse peut-être, pour les convenances plus certainement. J'étais prise de frissons, de tremblements, ils les prirent pour des sanglots retenus. Je ne comprenais pas ce qu'il y avait dans l'air. Il était malsain, rien à voir avec le cimetière, cela dépassait l'enterrement en lui-même. La famille ne semblait guère préoccupée par les gens du village, ils s'y attendaient, ou auraient aimé rester avec eux aux grilles, ou n'y pensaient même pas tellement les fouilles futures les obsédaient.

Étais-je donc la seule à ressentir de l'amour pour lui, à éprouver de la tristesse – ils ressentaient oui, mais ce n'était ni de l'amour, ni de la compassion, ils semblaient bouillir de tout autre chose, qui m'échappe. Il y avait une odeur de guerre sournoise que je ne

pouvais comprendre, qui restait inaccessible. Qu'avait-il fait ou été pour mériter cela ?

Et nous arrivâmes enfin. A ce trou béant qui attendait sa nourriture. A ce gouffre, ce second gouffre, après celui que j'avais ressenti en lui baisant le front. Il aspirait le cercueil. Mais nous n'avions rien vu de la mise en terre, cela avait eu lieu pendant notre marche silencieuse, notre traversée. Le trou était toujours là, je le voyais de loin. Les oncles eux n'étaient plus là non plus. Je ne les avais pas vu nous rejoindre. Ils ne l'avaient pas fait de face, mais de biais, ai-je pensé, pour ne pas perturber la marche. Pourtant la marche s'arrêta encore loin de la tombe, de ce qui allait devenir ta tombe grand père. Toute la famille s'était arrêtée, figée, regardait le trou. Non ce n'est pas le trou, un trou ne nous aurait pas arrêtés comme ça. Je m'étais un peu avancée pour tenter de voir ce qui empêchait à la marche d'aboutir. Il y avait quatre hommes, avec des uniformes que je ne connaissais pas, ils étaient raides sur leurs jambes, au garde à vous. Trois d'entre eux avaient l'âge de grand père, l'autre était beaucoup plus jeune, l'âge de mon père peut-être. Ils ne regardaient rien précisément, ni le trou, ni nos corps figés. Je me disais c'est un hommage, enfin, que toute cette drôle de cérémonie, c'était pour ça, que Dieu, la célébration, n'avaient guère de valeur aux yeux de grand père. Que ce qui lui aurait fait plaisir c'est ces quatre hommes, debout, à l'écart de nous, mis en valeur, en solitude aussi. Nous, à côté, plus loin, étrangers à ce qui se passe, à ce silence d'une autre langue, une vieille langue, que seuls ces quatre hommes pouvaient partager avec sa dépouille à demi ensevelie. Je me suis retournée vers ma mère, avec presque un sourire, qui disait ma surprise et la question d'un faut-il être contente de ce qui se passe, oui ?

Elle ne me regarda pas, elle pleurait, elle regardait ces hommes-là, et c'est eux qui la faisaient pleurer, pas l'enterrement. Là je n'ai pas été naïve de croire qu'enfin elle pleurait son père. Et mon père, lui, dans sa discrétion habituelle, maladive, avait juste une main sur elle, pour dire je suis quand même là, malgré mes lâchetés, malgré quoi d'ailleurs. Son autre main sur son visage cachait ses yeux, il ne voulait pas voir ça, ces hommes-là, il exprimait clairement son dégoût. Alors j'entendis les hommes en uniforme chanter un chant inconnu, mais pourtant dans ma langue, j'en comprenais le sens. Me tournant à nouveau vers eux, je vis que le plus jeune tendait un drapeau, un drapeau pour moi jusqu'ici anodin. S'il n'y avait pas autour de moi cette frayeur que je ressentais maintenant clairement, qui était cette tension de tout à l'heure, je

crois que j'aurais été un peu fière de voir ce drapeau. Il disait notre terre, notre culture, notre histoire, ou du moins ce que j'en percevais à l'époque.

Leur chanson était longue, rythmée comme un chant militaire dans lequel claquent les talons, et comme nos airs populaires, un peu parfumée de folklore, tout aussi anodin pour moi jusqu'ici que le drapeau, que je ne peux depuis regarder.

Le chant s'arrêta. Il y eut un silence sinistre encore, de ce même sinistre qui me poursuivait depuis ces quelques jours. Les quatre hommes regardaient toujours dans le vague. Puis, soudain, réglés au millimètre, ils levèrent ensemble leur bras droit, la main tendu, et firent leur salut en claquant leurs talons l'un contre l'autre, schlack ! Et toute ma famille, qui ne respirait plus depuis la fin du chant, se tendit encore d'un plus profond dégoût que je commençais à comprendre. C'était l'enterrement d'un étranger, d'un vieux fasciste. Où était mon grand père ?

## II – La descendance

L'homme descend de ce qu'il descend. Un point avant sa naissance jusqu'au moment du mérite quand on porte un nom. Il y a des gens qui y trouvent du mérite et une certaine fierté. Parce qu'il faut être fier de ce dont on descend : un nom pour une famille, pour une histoire, pour un pays ou pour une nation ? Cet acharnement a bien plus tenir à son nom qu'à son corps, qu'à sa vie.

L'homme descend de ce qu'il descend : une lignée de barbares et des générations sacrifiées au prix du sang. Quel est la valeur du sang si c'est pour couler lors de massacres, on dit génocide parfois mais il faut l'autorisation pour cela, et est-ce que le sang a plus de valeur que la vie ? Alors que le sang fait partie de la vie, il y a, bien entendu des sangs impurs qui abreuvant les sillons de ceux qui ont le droit de vivre parce qu'il est pur leur sang. Peut-être des hommes préféreront avoir le sang impur que le sang de cette pureté-là.

L'homme qui change de nom n'est pas l'homme de tous les noms - fuyant d'alias en alias, soit pour un travail, soit pour de quelconques mythologies toutes juste bonnes à contenter ceux qui ne peuvent pas rêver sans. L'homme n'a pas le souvenir de ses noms perdus - s'en soucie-t-il, comme une renaissance ou, plus justement, une amnésie. Amnésie de l'homme sans nom qui s'en invente pour exister. Il se dit qu'il est impossible d'exister sans nom. Mais à chaque fois il l'oublie.

L'homme descend de ce qu'il descend mais faut-il pour autant qu'il en porte la culpabilité. Il ne la porte qu'à moitié. Physiquement on pourrait croire qu'il ne naît ni victime ni bourreau - maudite théorie de Rousseau. C'est moralement qu'il la porte : aujourd'hui l'homme, quel qu'il soit, porte la terreur d'un regard sur le génocide des juifs. Aussi parce qu'il y a des images, traces vivantes de notre éternelle épouvante. Auschwitz, certains voudraient encore nous faire croire en son impossibilité humaine, politique, éthique. Bien au contraire ! Et c'est cette culpabilité que cela soit possible que chaque homme porte. Comme une faute passée mais aussi future où il se projette à la fois comme victime et bourreau, se demandant toute sa vie ce qu'il aurait fait ou pas, pensé ou pas, quel lâche ou quel juste aurait-il pu être et pourra-t-il être si cela se repro-

duisait. Car il se devine assez lâche aujourd'hui pour ne pas voir au-delà de son confort même lorsqu'il sait que celui-ci l'assourdit de menaces.

L'homme-malgré : celui avec tous ceux dont il descend mais seul, et à la différence d'où il porte son regard et jusqu'où. Peut-être ne voit-il pas jusqu'où tout comme il ne sait pas vraiment d'où il vient cet homme qui descend de ce qu'il descend.

L'homme-malgré : c'est-à-dire à la fois avec et sans. Impossible d'être perpétuellement dans le passé à ruminer sur les cadavres qui nous culpabilisent justement. Il y a bien sûr des images qui nous obsèdent et qui nous sont données à / comme obsession. L'homme continue avec et sans ce passé qui ne cesse d'être là, qui continue. D'une certaine façon les Camps sont toujours là, ouvert à la dite impureté humaine, aux hommes qui ne méritent pas d'être ainsi nommés. Et c'est ainsi que nous sommes des hommes-malgré, en quête utopique et suspecte d'amnésie. Oublier, sélectivement ; vaine séparation de ce que nous sommes en cette maladie trop humaine à oublier et en ce rêve idyllique et nostalgique de notre enfance perdue - ou plus que l'enfance cette innocence qui n'a jamais été. Oublier les Camps et bien d'autres souvenirs mais garder ce qui nous constitue - ce dont on croit être constitué. L'amnésie est-elle sélective ? Elle n'efface pas toujours ce que nous voudrions. Et la menace d'un entre guillemets retour du refoulé. Nous ne souffrons aussi que de ce dont on ne se souvient pas - idée que nous nous faisons de la perte de je ne sais quoi ayant ou non existé, eut lieu. En cela des hommes-malgré.

Le fascisme comme excroissance d'une perte : l'origine.

L'homme-malgré porte un nom lui-même fragment de l'amnésie gagnante. Jouer des mots - à la française ! - et se sentir coupable d'où il descend sans en revendiquer haut et fort la responsabilité. Être homme-malgré culpabilisant de ce qu'il oublie. L'homme chien de feu oublieux de ce que porte son nom, abandonne l'interprétation au profit de l'amnésie. C'est une grande douleur que de rester anonyme à l'intérieur même de son nom. Pénultième suivant de toute une lignée de parents. La mort perpétue l'oubli mais il n'y aura pas ou peu de suivants car ne survit du nom que cette suite d'anonymes père en fils : ces oubliés d'eux-mêmes.

L'homme-malgré descend de ce qu'il descend sans souvenir de quel chien de feu il était. Et il entend bien dans ses cris les aboie-

ments effrayants et effrayés du passé, sans pour autant les comprendre.

Il faudrait trouver comment inscrire et s'inscrire dans l'histoire de l'homme-malgré pour la faire apparaître avant qu'encore et perpétuellement elle ne disparaisse.

Chien de feu d'un peuple indistinct - et le tenir comme revendication - n'est pas à son premier voyage. Corps en faillite succession d'images. Reste à bien s'y tenir. Et l'importance des décors - de ce qui devient décors naturel ou non quand au départ désigné comme paysage / par exemple. Premiers paysages et rien à voir avec premiers voyages : c'est une nouvelle suite en désordre. Les paysages vertiges en décors naturel : gouffre, falaise, montagne, avec ou sans océan, tempête ou orage parfois, « il grêle ! » disent des voix, « si on faisait demi tour ? » murmurent d'autres jamais entendues. Longue marche seul, même s'il y a d'autres hommes autour dans le souvenir. Seul et avec dans un acharnement à survivre. Ce qu'il y avait comme voix dans la tête, cause aussi de ce vertige. Le regard s'attardait sur celui dont les nerfs lâchés, s'abandonnait dans un sommeil qui tenait lieu de suicide - de mort désirée car plus aucune prise sur la volonté : une figure de l'abandon, tableau baroque d'un homme gémissant porté par deux autres avec abnégation ou quelque chose de plus simple. La brisure semblait trop forte. L'homme vidé, catalyseur d'énergie, donnait plus de corps à la résistance des autres. Les cris n'étaient pas des plaintes : pour ne pas se perdre, pour ne pas paniquer, pour se persuader. Depuis, le soleil du matin, quelque'il soit, est un souffle de vie et de soulagement, même si la fatigue de ce vertigineux voyage ne semble pas vouloir s'épuiser - elle est toujours là n'est-ce pas ? Curieusement, il donne un retour trompeur mais vital d'un « tout cela n'était pas si violent » - physiquement ! Encore malgré, l'homme qui se refuse après coup à bien réaliser quel danger de mort il a frôlé. Le souvenir est dans la chair de tous quand le corps en faillite laisse apparaître ce qu'il y a au fond : ni lâche, ni traître, ni héros, juste des hommes en vouloir d'un demain.

La déflagration de nos amnésies gagnantes est imperceptible. Les morsures de moustiques sont bien plus douloureuses. Cette maladie en nous depuis tellement qu'elle en fait trop partie et du corps et de ses habitudes. Pourtant ces moments flagrants de ne plus savoir ni le jour ni l'endroit où le corps allongé se réveille. Le som-

meil est l'endroit de toutes ces batailles où l'enjeu n'est autre que la mémoire.

L'homme ne se souvient que de ce que le sommeil lui a laissé, revenant parfois sur des choses oubliées et oubliant des choses depuis toujours sues. (*entrée de l'homme*)

Barnabé. Tu te souviens de ce nom qui court en cascade. L'homme se souvient de ce nom cascade, d'une lecture de la bible, d'une pièce de théâtre. Il s'appelle Barnabé. Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

L'homme descend de ce qu'il descend. Aujourd'hui plus rien ne donne envie de croire qu'on puisse encore l'appeler homme. L'homme change de nom car il se refuse à la responsabilité de ses actes. N'est-ce pas toujours la faute des autres. Barnabé crie encore contre les assassins de sa mère. Il n'en est pas directement responsable, il l'avait juste abandonné. Et alors, c'est la vie, pas une raison pour la tuer et qu'il en ressente la culpabilité. Il a bien suivi l'éducation de son peuple qui inculque de manière systématique la culpabilité. C'est l'arme du pouvoir en quelque sorte. Et le refuge aussi de ceux qui ne l'ont pas. Être coupable tout en fuyant les responsabilités. Ceux au pouvoir, tout aussi irresponsable, étant dégagé de toute culpabilité qui ne serait qu'un frein dans les décisions qu'ils ont à prendre.

L'homme descend de ce qu'il descend, écrasé par une culpabilité qui ne lui revient pas et que ses pères lui ont lâchement léguée. Une seule voie lui est offerte, et même s'il demande pardon, s'il regrette les actes d'un passé qu'il n'a pas connu, s'il accuse même ses pères, tout semblera suspect. Si par contre, par tradition familiale, il reprend le flambeau, tous l'accueilleront à bras ouverts, prêts à non pas pardonner, mais à oublier - oublier les implications, les responsabilités.

### III – Le décalage

#### - La femme -

Décale-toi d'un pas pour trouver le burlesque.

Fais et refais le geste jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'oubli du geste, arrête-toi un temps puis à nouveau refais le geste qu'il en devienne à la fois mécanique et maladroit.

Le burlesque c'est cette curieuse jonction entre le mécanique et le maladroit.

Je dis, je récite par cœur ou lis énergiquement des proses ou des poèmes.

Tu écoutes, tu parles, tes réponses, décale-toi d'un pas, sont à côté, tu tentes un geste et le rates, manques même de chuter, tu chutes, cela fait un bruit de casseroles.

Tu dis : « d'où vient ce bruit de casseroles ! »

Je continue sérieusement à invoquer les âges, à convoquer les morts.

Tu écoutes, un temps, tu n'écoutes plus, à nouveau les casseroles, ou fatigué tu te reposes un temps, aux spectateurs tu dis : « c'est bien, non ? un peu long, je suis fatigué, mais c'est bien. »

#### - Barnabé -

Je suis d'un sérieux effrayant.

#### - La femme -

Tu écoutes et, effrayé, parles plus fort pour couvrir ma voix, tu ne veux plus m'entendre.

Décale-toi !

C'est un hymne, plus qu'une chanson, c'est un don que tu te fais à toi-même, te permettre ainsi de mieux voir les choses, de les envisager de côté.

Et encore tu chutes, tu ne peux t'empêcher de rater le geste, d'en faire trop, à force de jouer le décalage, de chercher le pas de côté, tu as quitté l'espace et n'as pas vu la marche, tu dégringoles - nous avons bien entendu ton petit cri, tout le monde pourrait rire si ce n'était pas surjoué. Tu vas bien ? Tu ne t'es pas cassé quelque chose ?

Décale-toi ! te dis-je.

Plus qu'un hymne, c'est une philosophie. Parce qu'il est temps aussi de ne plus être sérieux, de ne plus se prendre au sérieux, de

nous regarder pour ce que nous sommes : pitoyables, aveugles, idiots, naïfs, despotes en puissance, ringards, désuets, foutres d'impuissants, gras de malbouffe, maigres d'idées, fascistes, oui fascistes, nous sommes des fascistes, pires que la pire espèce de ringards, de racistes, de scientifiques, de troskistes, de gaullistes, nous sommes de la merde.

Tu m'écoutes encore, et tu n'es pas écoeuré par ce que je dis, je m'écoeure moi-même, je ne crois pas un mot de ce que je dis. Je cherche le décalage. Tu ne m'écoutes pas. Cela fait longtemps que tu ne m'écoutes plus. Comment pourrais-tu m'entendre. Tu fais le pitre, l'andouille, si j'insiste, l'andouille. Là tu es choqué, je te nomme charcuterie, cela n'a pas l'odeur de la viande que tu connais ? Non ce n'est pas ça.

Décale-toi !

### **- Barnabé -**

Moi je reste là. Je suis fatigué.

### **- La femme -**

Je sais que tu n'y vois pas une philosophie, un art de vivre tout au plus, dans lequel tu excelles. Quand je dis « décale-toi », je me nomme figé, englué dans ma posture alors qu'à côté de moi tu cherches, tu te trompes souvent, avec maladresse, voire incompetence, mais tu cherches, tu essaies. Force-moi au décalage !

(Tu me saisis par le bras, tu éclates de rire en me voyant si incapable de te suivre.) Je tombe, je me bute à l'espace qui s'ouvre, je me bute au vide et c'est moi qui tombe.

Je me fous de mes parentés, de mes héritages, pourquoi devrais-je m'en inquiéter, ce que je cherche ne supporte pas le poids de la culpabilité. Je n'oublie pas, ce que je sais, tout ce qui m'a été transmis, je ne cherche pas à l'oublier, ce n'est pas mon affaire ? Non, je me trompe encore, je rate, à moi de chercher maintenant. Je voudrais à la fois être libre et légère alors que je m'inquiètes de ce qui m'entoure, par ce qui m'entoure. (Et moi,) je suis impuissante. Je reconnais mon impuissance, je lève le bras et je vois bien le ridicule, bien plus ridicule que toi tout à l'heure chutant. Mon geste n'est même pas une tentative, même pas un échec, il n'est rien. Ta chute, je veux ce geste, même s'il ne devait pas aboutir à ça, ou aboutissant à ça, à la chute, il dit ton corps dans l'espace, dans le désir de se confronter à l'espace, dans la volonté naïve, prétentieuse, de le dépasser, tout en sachant ne pas pou-

voir le faire. Tu es dans le décalage, concrètement, alors que je suis derrière les mots.

Je disais, j'aurais pu dire, que tu fuis n'écouter pas mes mots, refusant mes mots et le sens qu'ils portent. Et pourtant ce que tu construis élève les mots au-delà du sens que je voudrais y mettre. Je disais : Décale-toi ! alors que tu me décalais, que tu décalais précisément les limites dans lesquelles je me fourvoyais.

Décale-moi !

Ouvre l'espace de gouffres si profonds que la résonance des mots deviendra plus importante que les mots eux-mêmes.

Chute, tombe, fais le pitre, oui, amuse-nous jusqu'au dégoût s'il le faut. Pourquoi pas jusqu'au dégoût, jusqu'à la limite.

Je cherche à comprendre comment, après avoir dit de quelle descendance nous venons, et ce que nous devons assumer pour continuer à pouvoir se regarder, je chercher à comprendre comment continuer.

**- Barnabé -**

Conspuer ou éternuer ?

**- La femme -**

Continuer

**- Barnabé -**

Vous êtes malade ?

**- La femme -**

Non, je ne suis pas malade

**- Barnabé -**

De la marmelade, trop mangé de marmelade, je ne comprends pas

**- La femme -**

Je ne parle pas de marmelade, cela n'a pas d'intérêt, écoutez-moi, je parle du geste, le geste vous savez, que vous le fassiez enfin, et que j'y trouve du sens, dans l'acte et dans la chair, un sens profond, ou de rejet, ou d'adhésion, ou d'acceptation, ou de pardon, ou d'horreur, un sens quelconque, à partir de ce geste

- Barnabé -

Qu'il serait indigeste, je ne saisi pas

- La femme -

Un geste digeste ou indigeste oui

- Barnabé -

Je ne vous demande pas de répéter, indigeste, j'avais compris (ou indigeste oui, je ne suis pas sourd)

- La femme -

Le geste et sa répercussion organique, ses incidences

- Barnabé -

Une confiance

- La femme -

Tu m'entends ?

- Barnabé -

... (*Il enlève ses fausses oreilles*)

- La femme -

Tu m'entends ?

- Barnabé -

Là oui...

- La femme -

Je cherche à comprendre comment continuer

- Barnabé -

Comment continuer quoi ?

- La femme -

Je cherche à comprendre comment, après avoir dit de quelle descendance nous venons, et ce que nous devons assumer pour continuer à pouvoir se regarder, je cherche à comprendre comment continuer.

- Barnabé -

C'est ça qui vous rend malade, une indigestion

- La femme -

Non, le geste, le faire et le refaire, jusqu'à l'épuisement

- Barnabé -

Ce que vous faisiez

- La femme -

Oui

- Barnabé -

Mais je n'entendais rien

- La femme -

A cause des oreilles, pourquoi les avoir mises, où les avez-vous trouvées

- Barnabé -

Vous me les avez données, vous m'avez dit « mettez-les, sur vous cela me rappelle quelqu'un », quelqu'un que vous connaissiez

- La femme -

Qui ?

- Barnabé -

Je ne sais pas

- La femme -

Et vous ne deviez pas faire un geste

- Barnabé -

Je ne m'en souviens pas

- La femme -

*(Canevas sur lequel il est possible d'improviser suivant ce qui se passe)*

Faites-le, allez devant la caméra et faites le geste,

Comme ça,

Non, il faut y croire,

Pas seulement dans le corps, dans le regard aussi,

Plus raide (mort), votre corps,

Plus tendu, les mains aussi,

La main gauche, dans la même énergie,

Avec les talons « schlack ! »,  
Il faut que ça claque,  
Quelque chose d'un corps conquérant,  
Puissant,  
Refaites-le encore,  
Ne vous arrêtez pas jusqu'à ce que vous le trouviez  
(*Puis pendant que Barnabé exécute le geste*)  
Mes bras m'en tombent  
Ma tête m'en tombe  
Mes mains m'en tombent  
Mes oreilles m'en tombent  
Mes cheveux m'en tombent  
Ma langue m'en tombe  
Mon nombril m'en tombe  
Mes genoux m'en tombent  
Mes dents m'en tombent  
Mon nez aussi m'en tombe  
Mes poils m'en tombent  
Mes jambes m'en tombent - et cela te fait rire  
Mes pieds m'en tombent  
Mes orteils et mes doigts m'en tombent  
Mes os m'en tombent  
Mes fesses m'en tombent  
Ma colonne vertébrale m'en tombe  
Mes omoplates m'en tombent  
Mon bassin m'en tombe  
Ma colonne d'air m'en tombe  
J'étouffe  
Mes joues m'en tombent  
Mes grains de beauté m'en tombent  
Mes ongles m'en tombent  
Mon estomac m'en tombe - au talon  
Mes seins m'en tombent  
Mes intestins m'en tombent un temps interminable  
Mon cœur m'en tombe  
Et qui le pleurera  
Ma voix m'en tombe  
Mon rhume m'en tombe  
Ma mélancolie m'en tombe  
Mon cerveau m'en tombe  
Mon crâne m'en tombe  
Mes exclamations m'en tombent

Ma bouche et mes lèvres m'en tombent  
Et mes rires m'en tombent  
Tout ce qui m'en tombe pour un seul cercueil  
*(Elle le frappe, lui fait un chèque pour sa prestation, et l'aide à sortir. Elle a changé.)*

**FIN**

## IV – Matériaux supplémentaires

- 1 -

Je te regarde, ta manière d'oublier, de me faire croire que tu oublies, de faire comme si de rien, de regarder face public là tous ces gens, de t'adresser à eux, de tomber pour eux, pour leur régal, pour le tien aussi de les entendre rire, de recommencer, et je ris aussi de te voir recommencer ce qui indéniablement/inévitablement aboutit à la chute, je ne me doutais pas quel plaisir il y avait à rater, je bénis l'échec contre le tout performant.

Et tu recommences.

Il y a quelque chose de machinal dans ton acharnement à vouloir faire et refaire encore, une célébration mécanique de l'échec qui serait l'humain témoignage de notre volonté à vouloir continuer. L'humain bride la machine, la fausse, et sa perfection, bien qu'imaginable, est un fantasme contre lequel nous résistons presque consciemment.

Tu continues. Ne dois-tu pas continuer à faillir, à défaillir ?

Ce ne sont ni le culte du corps ni le culte de l'esprit, mais la lutte pour que leur coexistence ne soit pas nuisible. Si par hasard, cela procure quelques plaisirs (de théâtre) alors...

- 2 -

Je pourrais chuter à mon tour, non pas chuter sur les mots et l'im-passe qu'ils me proposent, que je m'impose, non, je pourrais chuter, dans l'imitation de tes chutes, qu'elles soient ce geste répétée dans l'objectif de, ou ces accidents ces maladresses qui viennent s'ajouter à la mécanique mise en place, je pourrais chuter en suivant ton exemple, me prendre les pieds dans le tapis, et s'il n'y a pas de tapis, faire maladroitement, pour ne pas dire minablement, comme si, le tapis ou la marche ou autre chose qui pourrait entraîner la chute.

Je me décale de cette place figée, je chute, une chute ratée, on ne chute pas efficace dès la première fois, une chute sans savoir faire, je répète la chute.

Tu me dis « à force de répéter, elle s'inscrit dans le corps, et ce travail apparaît même dans les accidents ». Je suis fasciné, m'ima-

gine déjà roi de la chute, qui après l'avoir répété et répété pendant des années, serait capable dans toute situation de provoquer, parfois sans le faire exprès, la chute parfaite. « Il n'y a pas de perfection ». Première leçon.

Je chute, j'enchaîne des séries de chutes, sans raison, pour la mécanique. Elles sont encore trop volontaires, mais j'essaie, je chute, je rate la chute, ce qui est un comble.

Tu ris. « Décale-toi ! ». Et tu te moques de moi dans la passion d'une transmission.

Je transpire à grosse goutte, mon corps dans l'emprise de ce geste répété, en apprentissage, concentré, isolé dans la concentration d'un faire bien, d'un faire mieux, qui n'idéalise plus la chute parfaite, y aspire peut-être, tend vers. « Je tends mes chutes vers l'abîme ». Deuxième leçon.

Je chute. Je ne me pose plus la question « comment continuer », je continue, j'enchaîne les chutes. A chaque nouvelle chute tu ris. A chaque nouvelle chute tu ris avec plus de force. Ma chute, je le sais, je le sens, n'est ni drôle ni efficace, c'est un rire pédagogique. « Décale-toi ! ». Tu ris, la longueur de tes rires me retient dans mon enchaînement, je n'ose pas interrompre tes rires. Tu fais le geste que si. Je tente l'enchaînement, continue l'exercice. Parfois je sens que je m'en approche, et les chutes suivantes ne sont que pires, je m'arrête. Tu veux rire encore, refais le geste. Je recommence, hésite, chute à nouveau, arrête, tu ris, tu veux rire. « Continue ! Ne me laisse pas respirer ! ». Troisième leçon.

J'ai quitté ma place, je chute, maladroitement, voire sans grâce, je chute sans corps, ou si peu, sans véritablement la conscience aveugle du corps, encore trop volontaire, mais j'ai quitté ma place. Tu chutes à nouveau, et je ris, pas exactement le même rire qu'avant, un rire qui se souvient, ou imagine tout le travail que cela implique, le savoir faire, dilué dans une mécanique qui n'est plus apparente.

Je suis face public, je me vois face public, je me dégage de mon corps face public, et mon corps se fige à nouveau. Il faut enchaîner, reprendre l'exercice. Ça résiste. Je ne suis pas capable d'entendre la quatrième leçon. Quatrième leçon.

Tu ne me regarde plus, tu ne ris plus, tu chutes, refais le geste, et d'autres gestes.

Décale-toi ! Encore !

Cette danse, elle quitte les codes, elle célèbre le corps. Pas le corps fasciste, pas le corps héros, pas le corps politique, pas le corps au profit du politique, pas le corps mouvement, pas le corps travailleur, pas le corps social, pas le corps beauté plastique, pas le corps publicité, ni le corps sportif, pas le corps érotique, pas le corps intellect, pas le corps bestial, pas le corps biologique, pas l'abstrait du corps, pas le corps nudité, pas le corps porno, pas le corps électoral, pas le corps vendu ou acheté, pas le corps lumière tamisée, pas le corps filmé - et encore, pas le corps meurtri, pas le corps désarmé, pas le corps décharné, mais en souvenir de lui, ou pour lui, pas le corps exhibé, toujours pas, pas le corps minoritaire, pas le corps nié, pas le corps ethnique, surtout pas, ni la communauté des corps, pas le corps contre l'esprit, ...

Le corps animal, peut-être. Non. [Un corps concret. Le corps acteur.] Cinquième leçon.

Ou

Corps aux pieds  
Corps neilles  
Corps beaux  
Corps Kidu  
Corps nemuse (pas)  
Corps poratisme  
Corps tisonne  
Corps et l'air  
Corps de chasse  
Corps vette  
Corps Back  
Corps billard  
Corps busier  
Corps né  
Corps nichons  
Corps aux vaches  
Corps niaux  
Corps don  
Corps Bières  
Corps aux ifs  
Corps rend  
Corps back

Corps net  
Corps nu  
Corps pu l'ance

- 3 -

Décale-toi au lieu de rire ! Chute !  
Et la chute ce n'est pas tomber, c'est comment tu te confrontes au vertige. Tu me regardes, « comme si je ne le savais pas ».

- 4 -

« Je suis d'un sérieux effrayant.  
Je pourrais être terrifié  
Par ce que je vois  
Par ce que je sens  
Non  
Je me réfugie dans le sérieux  
Statue spectrale  
Rôle défini  
A toi de gesticuler  
Trouve le geste  
Pousse-moi  
Repousse-moi  
Je reste étranger à ce que tu convoques  
A quoi joues-tu  
J'ai entendu ton appel  
Et là je ne t'entends plus  
Tu attends quoi de moi  
De ma présence  
Le temps qui nous sépare  
Nous a défiguré  
L'un et l'autre  
Je n'ai pas de réponse à tes questions  
Elles ne me touchent plus  
Tu t'adresses à la mauvaise personne  
Je n'ai plus le visage  
De ma mort  
J'aspire au vide  
Quand tu construits  
Un édifice  
Continue à construire

Je n'en suis pas capable  
Privé de membres  
Privé de corps  
Je rêve d'une âme  
Trouve la langue  
Les mots et les gestes  
Continue mais je ne peux rien pour toi »